

JEAN CLAIR

**DIALOGUE  
AVEC  
LES MORTS**

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### I. ÉCRITS SUR L'ART

MARCEL DUCHAMP OU LE GRAND FICTIF, *Galilée*, 1975.

DELVAUX (en collaboration avec Michel Butor), *Société d'éditions internationales*, Bruxelles, 1975.

BONNARD, *Screpel*, 1975 ; Hazan, 2006.

DUCHAMP ET LA PHOTOGRAPHIE, *Le Chêne*, 1978.

HENRI CARTIER-BRESSON, *Delpire*, 1982.

CHRISTIAN BÉRARD (en collaboration), *Herscher*, 1987.

MUSIC : L'ŒUVRE GRAPHIQUE, *Centre Georges Pompidou*, 1988.

BRÈVE DÉFENSE DE L'ART FRANÇAIS, 1945-1968, *L'Échoppe*, 1989.

DE L'INVENTION SIMULTANÉE DE LA PÉNICILLINE ET DE L'ACTION PAINTING ET DE SON SENS, *L'Échoppe*, 1990.

CORRESPONDANCE MATISSE-BONNARD, *Éditions Gallimard*, 1991 (« Art et Artistes »).

LE NEZ DE GIACOMETTI. Faces de carême, figures de carnaval, *Éditions Gallimard*, 1992 (« Art et Artistes »).

LES MÉTAMORPHOSES D'ÉROS : ESSAI SUR BALTHUS, *R.M.N.*, 1996.

SAM SZAFRAN, *Skira*, 1996.

HENRI-CARTIER BRESSON, DES EUROPÉENS, *Seuil*, 1997.

CINQ NOTES SUR LOUISE BOURGEOIS, *L'Échoppe*, 1999.

COSMOS. Du romantisme à l'avant-garde. Ouvrage collectif publié sous la direction de Jean Clair à l'occasion de l'exposition Cosmos au musée des beaux-arts de Montréal, *Éditions Gallimard*, 1999.

BALTHUS (catalogue raisonné de l'œuvre complet), avec Virginie Monnier, *Éditions Gallimard*, 1999 (« hors série Beaux Livres »).

SUR MARCEL DUCHAMP ET LA FIN DE L'ART, *Éditions Gallimard*, 2000 (« Art et Artistes »).

LA BARBARIE ORDINAIRE. Music à Dachau, *Éditions Gallimard*, 2001.

*Suite des œuvres de Jean Clair en fin de volume*

## DIALOGUE AVEC LES MORTS



JEAN CLAIR  
*de l'Académie française*

DIALOGUE  
AVEC LES MORTS

*nrf*

GALLIMARD



*À la jeune fille*





« ... Nos années se passent en de  
vaines inquiétudes, comme celles  
de l'araignée; et les jours de tous  
nos ans ne vont ordinairement qu'à  
soixante-dix années. »

Psaumes, XCIX, 10



## L'ÂGE DE LAIT

*Nous disions les bois. La forêt, c'était un mot de livre ou de narration ; comment l'appliquer à nos étendues sans ordonnance, tantôt fourrés, tantôt clairières, trouées de ravins, sillonnées de sentiers de charroi que la moindre averse rendait impraticables ?*

MARCEL ARLAND

*Terre natale*



## LA PAGERIE

Je suis né le 20 octobre 1940. Ce jour-là, à Paris, pouvait-on lire dans les journaux, il n'y avait plus une seule patate à vendre sur les marchés. C'était la débâcle. On m'envoya à la campagne.

\*

La photo était accrochée au-dessus du lit conjugal, un gros lit de bois fruitier poussé dans un coin de la salle commune, et recouvert de son édredon rouge.

Pourquoi cette photo, rehaussée de couleurs pâles et encadrée comme une décoration — je la regardais en ce temps-là avec curiosité — est-elle revenue après toutes ces années me surprendre ? Quelle nécessité intérieure l'a sortie de son bain de nuit pour la révéler à mes yeux à nouveau ?

Sur cette photo, mon oncle, en habit de cuirassier, coiffé d'un casque à crinière qui volait au vent, piquait vers un ennemi imaginaire. J'ai longtemps cru que

c'était une photo de la Première Guerre. Mais il y avait eu, après 1918, des régiments de dragons, à peu près les mêmes que ceux que Géricault a peints, qui avaient continué de parader à côté des chars Hotchkiss. Se pouvait-il qu'il y en eût encore, en l'an 40, qui iraient, sabre au clair, s'affronter aux *Panzers* de l'armée allemande ? « La guerre de matériel... », dirait le Général. Je restais intrigué. Mon oncle n'était pas du genre cadets de Saumur, bien que la ville fût proche. Plutôt un palefrenier, presque un garçon de ferme à cet âge. Il est vrai, je l'ai appris plus tard, qu'une compagnie de dragons survivait encore en 40, qui se déplaçait à cheval mais qui combattait à pied. Non, la photo devait bien dater de la Première Guerre. Mon oncle devait alors avoir une vingtaine d'années.

Quelle qu'ait été l'époque, le cuirassier était bien vite descendu de son cheval de papier et, démobilisé, rentré dans ses foyers, il avait repris l'élevage de ces animaux qu'il connaissait si bien et dont il avait ignoré jusque-là l'usage militaire.

Seul ornement des murs, cette photo, à laquelle je songe soudain, semblait commémorer un moment héroïque et qui n'avait jamais eu lieu.

En effet, je l'ai constaté plus tard, elle n'était guère qu'un habile montage. Mon oncle, en buste et de profil, avait seul été photographié. Le cheval cabriolant sous lui, les deux jambes de devant dressées de manière fantaisiste, comme dans un carrousel pour enfants, n'était qu'un décor habilement peint, à l'aquarelle, sur l'image définitive. L'image relevait de ces portraits de famille dont les photographes disposaient dans l'atelier les accessoires, aussi immuables que, dans les portraits

aristocratiques d'autrefois, les attributs des princes, des cardinaux ou des savants : le soldat était en dragon, tout comme la mariée serait en blanc et le jeune communiant pourvu de son brassard.

C'est derrière le même décor qu'avaient dû prendre place, en file, l'un après l'autre, tous les cuirassiers de son régiment, comme on voit sur des photos de fête foraine des pioupious piloter des avions qui n'ont jamais volé.

Telle sans doute avait été cette guerre, la Seconde : un ingénieux montage de carton-pâte, un camouflage dérisoire, une attraction, un manège sur lequel des millions de conscrits étaient allés tourner et qui, après quelques semaines, s'était brusquement écroulé d'un coup. Ces trop fougueux chevaux de bois peints n'avaient jamais bougé d'un pas, et les humains qui les montaient n'en avaient jamais vraiment compris la mécanique.

\*

J'ai donc revu cet été la Pagerie, au nom venu sans doute du vieux *pagus* romain, le lieu du page des écuries, du vilain, de la personne vile, du bouseux, quoi. J'y ai passé durant la guerre ces moments de la première enfance. La ferme n'est plus dans la famille depuis longtemps mais j'ai pris, comme autrefois, le chemin de terre souvent bourbeux qui la coupait l'hiver du reste du monde, et qui ne méritait pas le pompeux nom de « carrossable ».

L'été pourtant, d'énormes charrettes, plus hautes et plus lourdes que le plus grand des carrosses, l'empruntaient sans arrêt, chargées de fourrage ou de blé. L'hiver,

au fil des années, on l'avait empierré pour qu'au moins une carriole pût passer, voire, ô miracle, la petite Opel du vétérinaire, dans les cas graves, la seule machine à dix lieues à la ronde qui témoignât que la voiture à essence existait.

Parmi les rares véhicules, la lourde batteuse, au moment des moissons, était mue par le truchement d'une longue et souple courroie de cuir qui sautait fréquemment, entraînée par la locomobile qui la tirait, avec son haut tuyau de cheminée qu'on rabattait. Elle n'était qu'une vieille machine à vapeur nourrie de bois ou de charbon et de l'eau des rivières. Nulle pétarade, nulle explosion, nulle fumée d'un feu sorti des Enfers pour répandre pestilence et vacarme, et venir abîmer la fraîcheur d'une campagne qui n'avait guère changé depuis Jules Renard — ou Zola, si l'on veut. Le pétrole n'entrait là que sous son nom modeste de « lampant ».

Ce qui m'a le plus alarmé, ça a été l'absence de bruit. Pas d'aboïement du chien pour vous accueillir, pas de caquetage de la basse-cour, pas de hennissement des chevaux, pas de roulement des charrettes sur les pierres.

Au bout du chemin à gauche, le gros animal reniflant qu'on n'appelait ni la cochonne ni la truie, mais beaucoup plus élégamment la « coche », vautrée dans sa souille, avait disparu. Silence : elle ne grognonnerait plus. On l'avait placée près des habitations, non par ignorance de son odeur ou de sa prétendue saleté, mais au contraire en respectant cette étrange familiarité entre les deux espèces, animale et humaine, qui expliquerait peut-être le tabou qui interdit de consommer sa chair dans certaines religions, en raison peut-être de



sa peau fine et rose, si pareille à la peau d'une petite fille, au point qu'on la greffe parfois aux brûlés, de ses soies blondes dressées comme la coiffure en brosse d'un jeune adolescent, du petit œil bordé de cils clairs qui vous observe, mais aussi par ce que l'on devine de son intelligence, sa façon de pousser un soupir comme accablé d'une longue souffrance, ou de petits cris si bien accordés aux ressentiments des hommes.

Les autres animaux, plus éloignés du genre humain, avaient été écartés. Les chevaux occupaient une position éminente, dans un bâtiment qui faisait face à l'habitation des fermiers. Mais les vaches étaient au fond de la cour, près du purin qu'entretenaient leurs déjections. Plus loin encore, la porcherie, mais sans la coche, qui énervait les mâles...

Silence de mort. Les lieux étaient déserts et comme à l'abandon. La pompe, à l'entrée du chemin, était cassée. La mare était à sec alors que l'été, même les années de sécheresse, elle ne se vidait jamais. L'eau était profonde et claire. Ma tante y lavait le linge de la famille. Et là, elle montrait un fond bourbeux, craquelé et noir, de façon obscène.

Les champs non plus n'étaient plus cultivés. L'aire où l'on battait le blé, et qui était toujours l'été couverte de camomilles odorantes, était maintenant encombrée de vieilles machines agricoles rouillées. Aucun chant d'oiseau. Quand il y avait des haies, l'air résonnait de chants. Les oiseaux, privés de nourriture, sont partis quand elles ont été arrachées.

Rigoureusement taillées autrefois comme s'il s'était agi d'un domaine noble et non de l'enclos d'une petite

ferme, avec leurs buissons à l'arrondi, faites d'épines et de ronces, bourdonnantes d'insectes et truffées de nids où les poules venaient pondre et cacher leurs œufs, couronnées de mûres, déroulant des verdure tressées à hauteur d'homme, ces haies m'apparaissaient aujourd'hui déchirées, comme les rideaux d'une maison mal tenue.

On avait joué là des heures à cache-cache en ces années. Je me souviens que mes cousins étaient de petite taille. Non par quelque disposition de famille mais, comme tous les paysans d'alors, voués dès l'enfance aux travaux des champs : le développement prématuré de leurs muscles avait empêché la croissance des os. Ils n'avaient pas grandi. Cela leur donnerait un avantage lorsqu'ils pourraient se glisser sans effort à travers les épines, là où les grands Américains, en juin 44, demeureraient pris comme des lièvres dans un filet.

Cet avantage de la taille aujourd'hui ne leur servirait plus : les talus des haies presque partout ont été arasés et on y a planté des barbelés, sans plus de souci désormais des limites anciennes des pâtures, comme des restes d'une guerre passée, comme des chevaux de frise destinés à décourager l'étranger, ou bien parquer peut-être les rares réfugiés qui se sont retranchés là.

Le Débarquement, un peu plus de cent kilomètres à l'ouest à vol d'oiseau, avait pourtant épargné ces campagnes. Deux mondes s'étaient croisés sans se mêler, que séparait plus d'un siècle, entre la lampe Pigeon et le char Sherman. Les canons s'étaient embourbés dans les chemins creux et les soldats s'étaient perdus. Au bout

de quelques mois, la végétation recouvrirait les cratères creusés par deux ou trois bombes, comme si rien ne s'était passé. Les Américains étaient loin déjà.

Mais une autre guerre suivrait, longue cette fois, sournoise, que personne n'avait vue venir. Elle aussi avait emprunté ces chemins et ces champs, mais en silence, sans le cliquetis des chenillettes ni les ronflements des avions, et c'est elle qui avait laissé derrière elle les ruines et la désolation, les roues de charrettes démantibulées, et les trous mal comblés.

Les champs n'étaient plus cultivés. Le verger, avec ses pommiers, était laissé à l'abandon. Il n'y aurait plus, à la fin de l'hiver, quand le froid commençait à céder, de ces touffes de fleurs blanches déjà écloses sur les branches, dont la soie se confondait, pendant quelques jours, avec la couleur éblouissante d'une neige cristalline, qui hésitait à fondre.

\*

Dans les années cinquante, cette petite entreprise faisait vivre six personnes, le couple des fermiers et ses deux fils, outre un commis et un vieux parent. L'argent liquide était une rareté, en tout cas on n'en voyait guère. Fruits et légumes venaient du potager, volaille et lapins s'engraissaient à l'abri des clapiers ou librement dans l'aire. Le cochon donnait les rillettes et mille autres pâtés, et les pommiers le cidre et son alcool.

Les vaches aussi donnaient du lait, tous les soirs, que ma tante transformait une fois la semaine — le ronron de l'écrémeuse me réveillait alors — en beurre, en crème et en fromage. Le babeurre était pour le bétail.

Avant tout, il y avait le potager. C'était lui dont on ferait l'honneur de la visite à l'étranger qui avait désarmé la méfiance en posant la question, après un temps de politesse : « Où est le jardin ? »

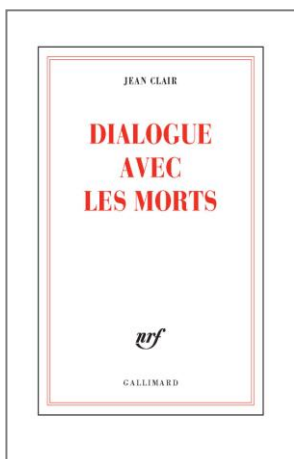
Le jardin était un espace à part. Il était presque toujours situé derrière la maison. Devant, il aurait eu quelque chose d'inconvenant. On n'exposait pas son jardin. Il devait demeurer secret. S'il était impossible de le cacher derrière la demeure, alors, on l'entourait d'un mur assez haut pour décourager les curieux. Il marquait l'espace entre le monde extérieur et l'enclos domestique. Proposer de le visiter, c'était dire qu'on avait accepté l'intrus.

Un potager bien tenu était la marque d'une maison bien en ordre, et son ordonnance était le reflet de la richesse de l'exploitation. Il fournissait les légumes, les fruits et les fleurs. Il trahissait les goûts, les appétits. On guidait le visiteur dans les allées avec le même orgueil que je verrais plus tard chez les collectionneurs qui vous admettaient dans le secret de leurs cartons d'estampes. On déroulait devant lui la verdure des choux-fleurs, les plants de tomates contre le mur le plus ensoleillé, les semis de salades, le rang des rames où s'entortillaient les vrilles des haricots grimpants, le carré des premiers radis et la grosseur précoce des potirons, on lui faisait remarquer du doigt la santé des passe-crassane ou des pêches de vigne, la beauté des dahlias et des glaïeuls, le coin des giroflées, l'angle de la maison et son magnifique hortensia rose... C'est avec la même lenteur, la même fierté que je me verrais plus tard mis sous les yeux des planches rares de Méryon

COSMOS : DU ROMANTISME À L'AVANT-GARDE, Montréal, Barcelone,  
Venise, *musée des beaux-arts de Montréal/Gallimard*, 1999.

BALTHUS, *Palazzo Grassi, Bompiani* (Milan), *Flammarion et Abrams* (New York), 2001.

CRIME ET CHÂTIMENT, *Gallimard / R.M.N.*, 2010.



# Dialogue avec les morts Jean Clair

Cette édition électronique du livre  
*Dialogue avec les morts* de *Jean Clair*  
a été réalisée le 15 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070132102).

Code Sodis : N47236 - ISBN : 9782072425462.

Numéro d'édition : 179853.